

Pour l'amour du récit En écho à Nathalie Siffer

INTRODUCTION

Le tour d'horizon de « quelques perspectives en exégèse biblique » que Nathalie Siffer présente dans ce dossier est un tour de force. Le regard vers l'avenir en justifie les deux grandes sections : d'une part, un panorama des méthodes et approches dominantes de la recherche exégétique et le choix croissant chez (une grande partie des) chercheurs d'articuler une approche multiforme du texte biblique ; d'autre part, les grands axes de la recherche, principalement du Nouveau Testament, et leurs défis et opportunités pour l'avenir. L'article est ancré dans la réalité francophone des études bibliques, mais le monde anglo-saxon et allemand n'est pas oublié. La conclusion – l'« ouverture » – s'achève par l'évocation de la fonction actualisante de l'exégèse et elle contient un appel aussi ardent qu'urgent à explorer davantage la dimension écologique de la Bible. La conscience que ces quelques pages n'ont aucune prétention à l'exhaustivité n'est pas un défaut mais plutôt un signe de sagesse. Cela dit, la contribution est tellement condensée que bien des aspects de la recherche ne sont mentionnés que dans une phrase ou une partie de phrase, mais du moins l'ont-ils été. Je ne tenterai donc pas de compléter le dossier pour le rendre plus exhaustif. Même si l'on ajoutait un nombre équivalent de pages, on serait encore loin d'atteindre l'exhaustivité. Mon intention ici sera plutôt de signaler quelques tensions sous-jacentes qui ne sont pas tellement le revers de la médaille mais des tensions propres à l'exégèse et à sa place dans le concert des disciplines théologiques et des sciences humaines. Ainsi, à la présentation harmonieuse de N. Siffer, je voudrais ajouter un peu de « tension narrative ».

Pour ce faire, plutôt que risquer une énième tentative d'évaluation descriptive de l'état de l'art en exégèse biblique, j'évoquerai l'un ou l'autre élément de mon parcours personnel d'exégète. Bien sûr, et c'est heureux, cette évocation croiserait des éléments du dossier que Nathalie Siffer a rassemblé. L'un d'eux est cette « part importante de subjectivité » qu'elle revendique dès le début de son exercice prospectif. Cette

subjectivité sera plus importante et même explicite ici, puisque je recourrai au genre littéraire autobiographique. Ce choix a l'avantage de montrer clairement que chaque forme de subjectivité est partie intégrante de l'histoire de l'exégèse, et que les exégètes sont responsables, en tant que « guildes » de personnes subjectives, de l'ensemble des évolutions si bien décrites ci-dessus. Chaque exégèse est toujours aussi le résultat d'un parcours individuel, qui comme le texte de la Bible lui-même, a diverses composantes évidentes : l'année et le lieu de naissance, le contexte historique, la ou les universités où l'on a étudié, le directeur ou la directrice de thèse et « l'école » au sein de laquelle on l'a rédigée, les péripéties de la vie, les coïncidences, le hasard, etc. L'exégète qui nie la « part importante de subjectivité » de son travail ne peut pas parler avec empathie du récit biblique ni en comprendre l'enjeu pour son auditoire ou son lectorat. Ils existent, les exégètes qui refusent volontairement de reconnaître ou d'accepter d'intégrer leur récit personnel dans l'exégèse. Ils ont certes le droit d'essayer de le faire, mais ils pratiquent un type d'approche qui considère la Bible comme un pur objet d'étude, un document à décortiquer, un organisme à disséquer. À ce sujet, je me demande si la distinction souvent opérée entre méthodes diachroniques et synchroniques est vraiment la plus profonde. La distinction et l'enjeu réels ne se situent-ils pas plutôt au niveau des exégètes mêmes, entre celles et ceux qui veulent s'en tenir au niveau technique de l'analyse, et celles et ceux qui veulent aller au-delà, pour mettre en exergue l'aspect communicatif du texte. Cette seconde attitude n'est pas le propre d'une méthode spécifique, quoique certaines s'y prêtent davantage. J'y reviendrai dans le parcours qui suit : celui d'une passion croissante pour l'évangile de Marc.

PREMIÈRE RENCONTRE DE RECHERCHE AVEC LE RÉCIT :

PAS DE COUP DE FOUDRE

Mon intérêt pour l'exégèse du Nouveau Testament date de 1985, année où j'ai entrepris mes études de licence (actuellement « master ») en études bibliques à la Faculté de théologie de la Katholieke Universiteit Leuven en rédigeant un mémoire sur les sommaires dans l'évangile selon Marc. Le début de ces études fut un réel choc. Je terminais une formation au Grand Séminaire de Bruges, plein d'idéalisme pastoral : lire la Bible pour pouvoir changer le monde ! Je serai

honnête : lorsque j'ai rencontré l'évangile de Marc à l'université, nous ne nous sommes pas aimés au premier regard et cela pour deux raisons.

La première tient à moi : j'étais plein de présupposés sur ce qu'un évangile devait être, et cela en dépit de ma formation antérieure : c'était avant tout un livre « d'église », normatif pour la vie des chrétiens, renfermant la vérité, répondant à des questions et très souvent avec un vernis dogmatique. Exemple : Jésus est le fils de Dieu (Mc 1,1; 1,11; 9,7; 15,39), puisque c'est écrit dans les évangiles – et la ligne de démarcation est nette entre ceux qui le croient et ceux qui ne le croient pas. Entamer une étude universitaire de la Bible avec une telle mentalité ne pouvait que produire un beau choc. Alors que l'étude historico-critique et rédactionnelle pratiquée à l'université dans les années 1980 était censée me rapprocher du texte, mon expérience était plutôt qu'elle m'en éloignait. Comment l'évangile le plus ancien pouvait-il répondre aux questions des croyants d'aujourd'hui si tout lien avec l'histoire était mis en question ? Une interruption obligée de mes études pour un séjour de deux ans au Congo dans le cadre d'un service civil m'a aidé, sans que j'en prenne conscience alors, à modifier plus tard ma perspective exégétique. Mais il a d'abord fallu que je prépare une thèse sous la direction de l'icône de l'exégèse rédactionnelle, le professeur Frans Neirynck. Son approche rigoureuse m'a fait voir clairement quel gouffre sépare la méthode historico-critique dominante et les approches narrative, rhétorique et *reader-response*. Si je resterai éternellement reconnaissant envers mon directeur de thèse de m'avoir appris la base du métier d'exégète qui consiste à prendre distance par rapport au texte, je garderai aussi une certaine insatisfaction, car – paradoxalement – il ne voyait pas du tout la nécessité pour l'exégète de faire comprendre le sens du texte. Ainsi, est-il anecdotique qu'il n'ait jamais révisé le dernier chapitre de ma dissertation sur *la signification narratologique* des deux multiplications des pains chez Marc ?

La deuxième raison de mon aliénation par rapport à l'évangile de Marc tenait à son texte. J'apprenais que presque tout dans ce récit – chaque mot, chaque thème – était problématique et ouvert à plusieurs interprétations, à commencer par le premier mot (ἀρχή) et jusqu'au silence angoissé des femmes au tombeau vide (ἐφοβοῦντο γὰρ). Ce combat avec le texte m'a conduit aussi à découvrir qu'il n'y a pas une théologie ou une christologie univoque dans cet évangile. Bref, Marc n'était plus « mon » évangile et je ne pouvais plus y recourir pour atteindre mon but initial.

Ce que je viens de décrire représente une étape, une phase dans l'apprentissage de la lecture d'un texte biblique. Dans la « lutte » avec le texte, il faut aller tout en profondeur pour être confronté avec soi-même en relation avec le récit. La recherche historico-critique n'est jamais achevée et ne permet à aucun exégète de dire le dernier mot sur le texte. Elle est certes une étape nécessaire pour contrer les lectures fondamentalistes ou historicisantes. Mais la tentation est grande de s'enfermer dans ce débat et de se laisser fasciner jusqu'à l'obsession par la difficulté du texte. Mais à un certain moment, il faut avancer et se poser la question de savoir comment intégrer une telle approche dans une perspective plus large où sont en jeu les fonctions et les significations du texte pour des lecteurs actuels. Quelle portée théologique et pastorale ont eue les lectures historico-critiques et leurs résultats ? À mes yeux, cette méthode a provoqué « un traumatisme de vide » dans la mesure où elle n'a pas été capable de montrer la pertinence de la déconstruction du texte à laquelle elle se livre. Il me semble donc que l'articulation – et non la juxtaposition – entre les approches diachroniques et synchroniques ne sera pas simple, pour ne pas dire impossible. Le grand défi sera de montrer dans quelle mesure et en quel sens une approche diachronique peut contribuer à renforcer une lecture synchronique. S'il n'est pas relevé, les exégètes vivront ensemble dans le respect mutuel, mais sans jamais devenir des partenaires.

DEUXIÈME LECTURE: LA SÉDUCTION DU RÉCIT

Le fait d'avoir quitté Leuven pour l'université d'Utrecht en 2000 m'a ouvert les yeux sur d'autres questions. Après avoir accepté la nécessité d'une distance par rapport au texte, une autre dimension s'ouvrait avec la découverte que chaque mot est une invitation à se laisser surprendre. Le texte commença alors à séduire le lecteur que je suis, m'invitant à devenir acteur dans le récit. Cette dimension est propre à bien des récits bibliques, mais elle est claire dans le cas de Marc. Dès le premier verset, les tensions apparaissent : commencement ? évangile ? Fils de Dieu ? Ce n'est plus le sens original des mots qui fait problème, mais leur fonction d'appel dans le récit. Le jeu des promesses et de leur accomplissement commence. L'incertitude concernant les conflits, le lien paradoxal entre gloire et passion,

l'absence d'un Dieu actif, la tension entre futur et temps présent, l'identité cachée et énigmatique du protagoniste... chaque niveau du récit paraît être en lien avec l'existence de celui qui lit, à condition qu'il s'ouvre à ces tensions.

On a caractérisé Marc comme un récit ouvert en raison d'une finale abrupte qui ne contient ni conclusion ni *happy end*. Mais au vu de l'ensemble de l'évangile, une telle finale n'est pas exceptionnelle. Le récit s'achève comme il a commencé, notamment avec une tension narrative faite de curiosité et de suspense. Qu'est-ce qui va se passer et comment ? Tout au long de la lecture, là où les lecteurs pensent avoir trouvé une réponse à leurs questions, ils constatent qu'ils ont été trompés et ils doivent se remettre à interpréter. C'est ce que j'appelle la séduction du texte, ce mélange continu de réponses et de questions présent dans l'évangile. Tout se passe comme si la première question posée dans l'évangile poursuivait sans cesse le lecteur ou la lectrice : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » (Mc 1,23). Mais si l'on cesse de se laisser interpeller par le texte, l'étincelle qui allume le désir de la lecture disparaît.

Ici je sens une autre tension relative à la place de l'exégèse dans l'ensemble de la théologie et dans l'Église / les églises. Le langage des exégètes, toutes méthodes confondues, me semble tellement différent de celui de bien des théologiens (dogmatiques, systématiques) et du discours officiel en cours dans les églises (textes liturgiques, lettres pastorales, etc.). Les ouvertures sur la pluralité des interprétations, l'impossibilité de définir le texte original, le recours à des sciences humaines, bref le processus humain de la formation et de la transmission des textes semble (souvent) oublié quand les théologiens ou les autorités ecclésiales se réfèrent à la Bible. Je le sens parfois dans ma propre tradition catholique comme je l'ai senti en enseignant à mes étudiants calvinistes à Utrecht. Quelle sera la place donnée à la fonction critique de l'exégèse dans l'ensemble de la formation des théologiens de demain ?

LA LIBERTÉ DU TEXTE: CONDITION POUR L'AMITIÉ

Je ne sais pas si le troisième aspect de mon expérience de la lecture de l'évangile vient après les deux autres, mais je ne pense pas. Je l'ai découvert au Congo et j'en ai fait l'expérience dans mes communautés de base dans le diocèse de Bruges, même avant d'entamer les

études bibliques. Il est lié à une attitude fondamentale consistant à donner à la Bible la liberté de « parler » dans la vie de ceux qui la lisent en respectant les lectrices et lecteurs. L'activité exégétique prend une toute autre dimension si l'on s'intéresse non seulement aux contextes où est née la Bible ou à sa dimension théologique, mais aussi au contexte actuel de celles et ceux qui lisent, de l'homme et de la femme qui cherchent leur chemin dans la vie. C'est ce qui se passe dans le monde avec sa beauté et sa cruauté ; c'est la liberté de la poésie et de l'art, de ceux qui croient différemment ou qui ne croient pas ; c'est le contexte de la psychologie et de la sociologie. La présence de l'exégète auprès de celles et ceux qui ont soif de paroles qui donnent vie relativise l'importance de ses activités académiques. C'est seulement quand il laisse la liberté à la Parole que l'exégète est capable d'entrer en dialogue avec les autres sur le sens du texte. C'est le moment où, dans la lecture de la Bible, toute contrainte imposée par une autorité cesse. Le texte n'est plus un arbitre entre ceux qui interprètent d'une manière correcte et ceux qui le lisent d'une façon qui ne l'est pas. L'exégète devient l'ami du texte qui détecte la richesse inépuisable de la Parole. Il devient le guide qui ouvre le texte.

D'aucuns poseront la question de savoir si l'on ne manque pas de respect pour le caractère religieux de la Bible. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? La Bible n'est-elle pas le livre des hommes qui cherchent ? Il y a là une autre tension que j'aimerais évoquer : qui est le propriétaire de la Bible ? À qui appartient-elle ? N'est-ce pas à tous ces gens bien réels qui veulent entendre ?

Tout cela (et bien plus encore), je l'ai appris au cours de mes années de lecture de Marc. Je cherchais la vérité, l'interprétation correcte, la foi chrétienne originale, l'identité de Jésus, « le mystère du royaume de Dieu » (Mc 4,11), la clarification de la résurrection. J'ai trouvé des expériences, des partages, des questions invitant au dialogue, de l'espace où penser plus ouvertement.

SOUHAIT

J'aimerais terminer par un souhait pour les nombreux jeunes chercheurs brillants en exégèse dans nos universités. Je vois une excellente production de thèses publiées dans des collections renommées et les qualités extraordinaires de jeunes gens devenus spécialistes dans

l'un ou l'autre domaine, parfois très pointu, de l'exégèse biblique. J'observe en même temps que l'enseignement de la Bible n'a plus toujours la place qu'il avait avant. Et je constate aussi que le monde académique n'offre pas un avenir en son sein à tous ces jeunes docteurs en exégèse. Et pourtant, il y a un avenir. La formation en Bible est une formation dans diverses sciences humaines, et un vrai exégète ne reste pas dans sa tour d'ivoire. Il cherche autour de lui où il peut faire entendre la Parole avec toute sa force narrative à ceux qui seront avec lui. Ce que ceux-ci se rappelleront, ce n'est pas la maîtrise des méthodes, la connaissance des langues, l'explication structurée d'une péricope – aussi importantes soient-elles – mais si vous avez écouté leur histoire. La meilleure formation pour être à l'écoute des récits humains est d'avoir été et de demeurer à l'écoute de la Parole.

Geert VAN OYEN (UCLouvain)